



La passion selon Süskind

De Geneviève

L'acteur, seul en scène, dévoile la relation passionnelle entre un musicien d'orchestre et sa contrebasse. Cet instrument, le « deuxième personnage » sur le plateau, devenant au fur et à mesure des bières vidées un outil didactique, attachant, féminisé, encombrant, asservissant, incestueux.

Le musicien convoque d'illustres compositeurs : Schubert, Beethoven, Mozart, un Wagner haï afin de prouver la place prépondérante de son instrument, support de tous les autres de l'orchestre mais grotesque seul sur scène. Analogie avec la solitude de l'artiste. Ainsi ce dernier vénère cet outil de travail, de sociabilité tout en se plaignant de son aspect féminisé rebutant toute relation amoureuse. Alors il attend la représentation, isolé dans sa vie, dans l'orchestre, relégué en fond de scène, loin du chef et du premier violon.

Il se remémore son cercle familial, son amour pour sa mère, aimant son père, aimant sa petite sœur. Et son taux d'alcool « aidant », sa contrebasse se métamorphose en génitrice qu'il viole en glissant son archet sur les quatre cordes, merci Freud !

Ce personnage imbibé et geignard utilise le comique de répétition, joue le cabotin parfois afin d'alléger ses propos mais les rires des spectateurs se sont petit à petit taris. On aurait aimé croire à son histoire, s'attacher à ce musicien mais il lui manque de l'épaisseur, de la fragilité et à nous de rires cathartiques pour y croire.